

**JACQUES  
VANDROUX**

**LE SCEAU DES SORCIÈRES**

**THRILLER**

Jacques Vandroux

Le Sceau  
des sorcières

© Jacques Vandroux, 2022

ISBN numérique : 979-10-405-1974-4

**Librinova**”

[www.librinova.com](http://www.librinova.com)

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

ISBN : 9791091551311 (publication le 17/09/2016)

ISBN Version epub avec bonus : 9791091551489

ISBN version epub Robert Laffont : 9782221200513

ISBN version papier Robert Laffont : 9782221200452

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,  
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

© 2016 Jacques Vandroux

Couverture : © Laurent Sescousse 

Photos :

[iStockphoto.com/ 4X6](https://www.iStockphoto.com/4X6)

[iStockphoto.com/ Vitanovski](https://www.iStockphoto.com/Vitanovski)

## **Avertissement**

Bien que se déroulant dans certains lieux et sites réels, ce livre est une œuvre de fiction. Les noms des personnages et les événements sont le fruit de l'imagination de l'auteur. La représentation des lieux réels a pour seul but de donner à ce roman un caractère d'authenticité. En conséquence, toute homonymie, toute ressemblance ou similitude avec des personnages et des faits existants ou ayant existé, en particulier pour les personnages qui occupent des fonctions existant réellement, ne sauraient être que fortuites et ne pourraient en aucun cas engager la responsabilité de l'auteur ou celle de l'éditeur.

Le village de Saint-Joseph-en-Vercors est issu de l'imagination de l'auteur.

# 1. Margot, 1615

La jeune femme se releva brusquement et s'assit sur son lit, le souffle court. Le sang frappait violemment ses tempes et son cœur battait la chamade. Elle se força à respirer lentement. Peu à peu, elle reprit le contrôle de son corps. Pourtant, le sentiment d'angoisse restait solidement chevillé en elle.

Margot se leva et s'approcha de la fenêtre. Les rideaux laissaient un rayon de lune pénétrer dans la chambre. Elle les écarta doucement. Le calme de la forêt qui s'offrait à son regard aurait dû la reconforter, elle qui était en communion perpétuelle avec la nature. Il n'en était rien ! La peur qui avait noué ses entrailles était là, lovée comme un serpent prêt à frapper sans prévenir. La jeune femme se dirigea vers une table, saisit un broc et se versa un gobelet d'eau. La chaleur estivale était terrible et la relative douceur de la nuit n'apportait pas le soulagement attendu. Même être nue ne lui permettait pas de trouver le sommeil. Des gouttes de sueur perlaient entre ses seins. Margot les regarda couler sur son ventre. Elle était belle et le savait. Elle n'était pas spécialement coquette, mais aimait se contempler dans l'eau quand elle allait faire ses ablutions dans la petite rivière qui serpentait derrière chez elle. Les hanches larges et la croupe arrondie, des seins lourds et une épaisse chevelure noir de jais qui descendait sur ses épaules, sa silhouette dansante était connue dans la contrée. Elle n'ignorait pas que son corps faisait rêver plus d'un homme de la région, mais le respect qu'on lui portait la protégeait d'éventuelles tentatives agressives de séduction. Et Margot n'avait pas un caractère à se laisser faire ! Elle avait parfois deviné la présence de regards derrière les arbres quand elle se baignait dans la rivière. Elle ne pouvait pas non plus changer la nature masculine... et ces visions volées la flattaient sans qu'elle se l'avoue vraiment. Certaines femmes devaient alors se demander à quoi était due la vigueur retrouvée de leur homme.

Elle retourna vers son lit et observa son compagnon endormi. Solidement charpenté, un sourire aux lèvres, il semblait perdu dans un rêve. C'était le premier homme qu'elle connaissait physiquement depuis la mort de son mari, trois ans auparavant. Quelques heures plus tôt, elle s'était offerte à lui et avait joui sous ses coups de boutoir. Ils s'étaient effondrés sur le lit en riant et s'étaient presque aussitôt endormis malgré la chaleur. Maintenant, elle tremblait, assaillie par l'angoisse. Elle ne souhaitait qu'une chose : se tromper. Après tout, rien ne prouvait que ce qu'elle redoutait se produise. Elle devait en avoir le cœur net. En

silence, elle passa une chemise en lin, se dirigea vers un coin de la pièce et se pencha au-dessus d'un petit lit. Mathilde, sa fille de quatre ans, reposait tranquillement. Elle lui envoya un baiser du bout des doigts et quitta la maison.

Le léger vent qui l'enveloppa la rasséréna. Elle retrouvait son milieu. Margot traversa une courette bien entretenue et se dirigea vers un appentis. Elle ramassa la clé de la porte cachée sous une pierre et entra dans le petit bâtiment : son laboratoire. Ses aïeux l'avaient construit voilà plusieurs siècles, et la bâtisse avait résisté aux assauts du temps. Elle saisit un briquet à amadou et alluma une torche qu'elle accrocha au mur. La flamme dévoila des étagères remplies de flacons et de pots en terre soigneusement rangés. Margot ressentait toujours un sentiment de fierté quand elle admirait son œuvre : elle avait là de quoi soigner les maux de tous ceux qui venaient la voir, c'est-à-dire pratiquement tous les habitants du plateau. Elle n'avait pas encore trente ans, mais sa réputation de guérisseuse avait dépassé les limites de son canton. Certains hauts personnages de Grenoble faisaient même appel à son savoir. Ils ne venaient pas eux-mêmes, mais envoyaient leurs valets. Pas question de se compromettre avec une sorcière pour ces grands de la ville, surtout en une période aussi troublée où, voguant sur la peur et l'ignorance, les autorités pourchassaient ceux qui étaient différents. Jusqu'à peu, ce nom de « sorcière » l'avait amusée, elle dont la vocation était uniquement de soigner ! Elle était bonne chrétienne, même si elle croyait en la présence et la force de la déesse-mère. Après tout, Dieu pouvait être multiforme. Elle appliquait ses préceptes : aimer et soigner son prochain. Quant à ces histoires de sabbat, de ballets de sorcières, de copulation avec le diable, Margot en aurait ri si elle n'avait remarqué une évolution de la mentalité de ses patients. De tout temps, on s'est méfié des hommes et des femmes qui connaissent les secrets de la nature. Il est bien plus facile d'accuser son voisin de faire appel à des forces diaboliques que de reconnaître qu'il a passé des années à apprendre et à expérimenter le pouvoir guérisseur des plantes. Son sourire et ses remèdes avaient néanmoins toujours repoussé les éventuels soupçons de commerce avec Satan. Elle tenait ses secrets de sa mère et de sa grand-mère et les enseignerait à Mathilde... à condition que l'angoisse qui la tenaillait ne soit que le fruit de son imagination. Elle pria la déesse-mère pour qu'il en fût ainsi, tout en sachant que son intuition s'était toujours avérée. Margot respira profondément : elle était assez forte pour s'opposer à ceux qui leur voudraient du mal.

La mort, un an plus tôt, du baron Émile de Marbeuf, propriétaire des terres sur

lesquelles se trouvait son village, avait changé les choses. Les femmes de sa famille avaient soigné les Marbeuf depuis des décennies. L'aristocrate avait toujours eu une grande bienveillance à leur égard, coupant court aux accusations que des jaloux auraient pu porter sur leur pratique. Personne n'aurait osé remettre en cause la parole de cet homme juste, chef de guerre qui avait accompagné le roi Henri IV pendant des années. Son fils Geoffrey, qui venait de lui succéder, n'était pas fait du même bois. Geoffrey de Marbeuf avait un caractère opposé à celui de son père. C'était un jouisseur dont l'unique objectif était de profiter des plaisirs de la vie. Les habitants du comté ne l'intéressaient nullement, sauf lorsqu'il s'agissait de jolies filles rencontrées au hasard de chasses ou de fêtes. Il courtoisait les plus nobles et violentait directement les paysannes et les roturières. Sur la fin de sa vie, son père n'avait plus assez de force pour mettre le holà à ces coupables activités. Geoffrey était la seule personne que craignait Margot.

Elle l'avait connu quand, adolescente, elle accompagnait sa mère au château des Marbeuf. La jeune guérisseuse avait instantanément lu la perversité dans les yeux du garçon, qui avait son âge. Il l'avait déshabillée du regard, ce dont elle ne se serait pas offusquée si elle y avait lu de l'admiration et un minimum de respect. Elle n'y avait cependant décrypté que concupiscence. Elle avait toujours été protégée par le baron, toutefois la disparition du vieux noble avait changé la donne. Trois mois plus tôt, Geoffrey de Marbeuf avait débarqué à cheval dans son village avec quelques-uns de ses compagnons de débauche. Il avait convoqué les villageois sur la place principale et leur avait tenu un discours digne des grandes époques du servage, en fixant longuement Margot. Les pauvres paysans et artisans, illettrés pour la plupart, avaient tremblé de peur. La jeune femme se demandait avec inquiétude comment cette histoire allait se terminer. Quand Marbeuf s'était approché d'elle, les villageois avaient laissé passer le cavalier. Celle qui les soignait et accouchait les mères ne représentait plus rien face à la force brute de cet homme. Margot ne l'avait pas quitté des yeux, avec un air de défi qui ne lui avait pas plu. Accrochée à sa jupe, Mathilde avait tout de suite compris que l'homme à cheval leur voulait du mal. Avec un sourire mauvais, l'aristocrate s'était approché. Il avait attrapé la fillette par le bras et l'avait violemment tirée à lui. La colère de Margot avait remplacé sa peur. Elle avait couru vers le cavalier, avait saisi sa botte et, d'une violente poussée, l'avait fait choir de son cheval et lâcher l'enfant. Quand il avait chuté et qu'elle l'avait entendu jurer, elle avait pensé avoir signé son arrêt de mort.

Cependant, le Christ et la déesse-mère en avaient décidé autrement. Le curé de la paroisse, accompagné d'un représentant de l'évêque exceptionnellement venu visiter les territoires éloignés de la maison diocésaine, était passé au même moment, attiré par l'attroupement inhabituel à cette heure de la journée. Quand il avait demandé ce qui s'était passé, Geoffrey de Marbeuf avait lamentablement bafouillé qu'il avait chuté de cheval. Inutile de se mettre à dos le clergé avec lequel il n'était déjà pas en odeur de sainteté. Le regard qu'il avait lancé à Margot en quittant le village était chargé de haine. Fière, la jeune femme n'avait pas baissé les yeux. Cependant, elle savait que cette bête humiliée n'aspirerait plus qu'à une chose : se venger.

Margot se dirigea vers la petite cheminée qui lui servait à se chauffer quand elle confectionnait ses potions durant les longues journées d'hiver. Elle venait de prendre sa décision : elle avait peu hésité, faisant confiance à son intuition. Elle saisit une barre de métal, se pencha sur l'âtre et descella une pierre qui en constituait la base. Puis elle s'agenouilla et retira deux autres lourdes pierres. Ses doigts sentirent un contact frais. Elle sortit un coffret en bois cerclé de métal. L'émotion s'empara d'elle quand elle retira l'objet de sa cachette. C'est une partie de l'âme de sa famille qui s'échappait du foyer. Cependant, elle n'avait pas le choix. Elle replaça les pierres, posa la boîte sur la vieille table en bois et s'installa sur un tabouret. Les doigts tremblants, elle fit jouer la serrure et admira son contenu. Puis elle la referma, attrapa un sac en tissu sur l'une des étagères et y glissa son trésor. Le sort en était donc jeté.

Margot quitta la bâtisse. Au lieu de la diriger vers la chaumière, ses pas la conduisirent vers la forêt. Elle suivit un chemin étroit que seul un œil habitué pouvait deviner entre les épais fourrés. La lune, pleine, l'aidait à s'orienter. Elle s'arrêta dans une petite clairière, à peine large d'une quinzaine de pas. Devant elle, une dizaine de pierres déposées, éparses, sur le sol. Les femmes de la famille Malherbe étaient enterrées là, au milieu de la forêt qui leur avait tout donné. Les hommes, eux, étaient inhumés dans la fosse commune du village. Sa grand-mère lui avait raconté que cette coutume avait débuté en 1420, lorsqu'un curé en froid avec son aïeule lui avait refusé la terre consacrée du cimetière paroissial. Elle s'assit dans l'herbe et, les yeux tournés vers le ciel, supplia les puissances célestes de lui venir en aide.

## 2. Un cri dans la nuit

Un cri long et aigu troubla le silence de l'appartement. Il s'arrêta net, rendant à la nuit sa sérénité. Personne ne semblait avoir entendu l'appel. Le hurlement reprit, plus fort, plus insistant. La femme, allongée, prit lentement conscience du monde qui l'entourait. Des pleurs, plus réguliers, déchiraient maintenant le brouillard qui nimbait son cerveau ensommeillé. Le rêve dans lequel elle se mouvait venait de s'évanouir. Elle tâta le matelas d'un avant-bras hésitant. Personne à ses côtés. Elle s'assit, bâilla et se frotta les yeux. Elle regarda sa montre : trois heures. Elle enfouit sa tête entre ses mains, retenant difficilement des larmes de fatigue. Elle n'avait pas le choix : les pleurs redoublaient d'intensité et elle était seule. Épuisée et tremblante d'énervement, elle enfila une paire de chaussettes et se leva. Il faisait froid dans l'appartement : elle avait conservé l'habitude de dormir la fenêtre ouverte malgré les températures encore fraîches du mois de mars. Elle s'étira et se dirigea vers la petite chambre qui faisait face à la sienne. Dans un lit en bois, un enfant sanglotait, les poings serrés. La femme le prit dans ses bras. Elle oscillait entre la compassion et l'envie de hurler qu'elle aussi avait besoin de réconfort. La faiblesse de la fillette eut finalement raison de sa colère. Elle la berça en lui parlant doucement :

— Ne t'inquiète pas, Adèle, maman est là maintenant.

L'enfant leva un regard étonné, cessa de pleurer puis se colla contre l'épaule de sa mère, rassurée. Nadia posa la main sur le front de sa fille. Il était brûlant. Elle se dirigea vers un petit meuble, saisit un sachet d'antalgiques. Même si le pédiatre le déconseillait fortement, elle ajouta un peu de sucre à l'eau du biberon et le secoua au rythme de la comptine qu'elle chantonnait. Adèle avala goulûment la boisson puis, avec un sourire retrouvé, se frotta contre sa mère. Nadia était maintenant totalement éveillée. Quitte à ne pas dormir, autant profiter de sa fille. Elle se dirigea vers le salon, se lova le plus confortablement possible dans le canapé, installa la petite sur sa poitrine et la couvrit avec un plaid. Les gémissements satisfaits la détendirent. Elle en avait vraiment besoin.

Jamais Nadia Barka n'aurait pensé que gérer sa vie de flic et celle de mère de famille serait si compliqué. Étienne aurait dû se trouver à ses côtés et s'occuper des fréquents réveils nocturnes d'Adèle. Le commissariat l'avait appelé à vingt-trois heures pour une affaire urgente... Il lui avait promis qu'il serait rentré à